



## Sport

### Paris 2024 : les scènes débarquent sur le terrain de Jeux

Le voyage commence dans les vestiaires. Ils sont douze, en maillot de bain et claquettes, serrant contre eux leur frite en mousse. Du haut des coursives de la piscine de la Butte aux Cailles, dans le XIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris, ils entonnent une magnifique version du Sicut cervus de Giovanni Pierluigi Da Palestrina, une musique sacrée de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Puis passent, hiératiques, serviette autour de la taille ou sur l'épaule, vestales continuant à bourdonner et siffler a cappella, déambulant sous la nef en béton d'une des plus belles piscines de Paris.

C'est pour elle, en tout cas, que le chorégraphe italien Alessandro Sciarroni a eu «un coup de foudre» en préparant, à l'invitation du Festival d'automne à Paris, son nouveau spectacle, Iris. Il ne s'agit ce jour-là que de répétitions, les deux soirs de représentation la lumière sera bien davantage crépusculaire et, surtout, aux chants de l'Ensemble dynamique succéderont des compétitions où s'affronteront athlètes valides et handisport (et notamment Kylian Portal, jeune espoir français).

Ce n'est pas la première fois que Sciarroni monte un spectacle avec des sportifs porteurs de handicap. En 2015, Aurora mettait en scène le goalball, un sport paralympique joué par des déficients visuels. «J'aime l'idée de pouvoir me reconnaître dans des corps qui, à première vue, semblent raconter une histoire très différente de la mienne. Alors qu'en réalité, ces corps parlent de quelque chose qui nous concerne : l'humanité toute entière.» Ce frottement entre athlètes et chanteurs permet de poser la question de l'entraînement physique, de se demander si un on peut chanter aussi bien en faisant la planche, quel tour prend la voix quand on plonge. Alessandro Sciarroni parle de «rituel», de «se tenir par le regard les uns les autres», d'«écouter le son de l'eau». De faire surgir les corps d'habitude invisibles derrière leur chant. Bruits de tongs mouillés, ploufs dans l'eau, glottes qu'on frotte pour réchauffer la gorge. Les marques rouges laissées par le carrelage sur les fesses, l'oreille qu'on tape tête penchée sur le côté pour en faire sortir l'eau... C'est trivial et c'est sacré, c'est plus émouvant encore.

Alors qu'Alessandro Sciarroni écouterait le son de l'eau à la Butte aux Cailles, cet automne, le champion de biathlon Martin Fourcade interprétera, seul sur scène, son parcours de sportif dans le spectacle Hors-piste. La circassienne Raphaëlle Boitel occupera les murs et les toits du Palais-Royal et le metteur en scène Mohamed El Khatib jouera Stadium, son ode aux supporters du Racing Club de Lens... En cette rentrée, nombreux sont les spectacles de théâtre et de danse qui fricoteront avec l'univers du sport. Normal, c'est l'année des Jeux olympiques et, des écoliers aux amateurs d'art, chacun est vivement invité à se passionner pour le tatami ou les haltères. Deux fois normal : le ministère de la Culture a consacré un budget de 9 millions d'euros et la ville de Paris de 6 millions, pour lancer l'«Olympiade culturelle» et inciter les institutions à produire des œuvres liées au sport ou aux valeurs olympiques – universalisme, inclusion, diversité...

#### **«Beauté de la fragilité des corps»**

A croire que dans leur enthousiasme pour l'olympisme, ils se sont passé le mot. On ne compte pas le nombre de nos interlocuteurs qui nous rappellent que lorsqu'il relança les JO modernes, Pierre de Coubertin comptait y embarquer la culture. Initiative vite abandonnée. «Mais lors des tout premiers Jeux, des architectes, peintres, sculpteurs ou musiciens s'affrontaient pour repartir avec une médaille d'or», rapporte ainsi Dominique Hervieu. De quoi légitimer l'idée de lancer, un siècle plus tard, cette Olympiade culturelle dont la chorégraphe, ancienne directrice artistique de la Biennale de la danse de Lyon, est la cheffe officielle.

Un grand barnum des arts, qui touche aussi bien les projets théâtraux que l'art plastique ou le patrimoine (1), piloté par le «Cojop» (le comité d'organisation des JO 2024) en lien avec les ministères de la Culture et des Sports, les villes de Paris et Marseille (qui accueille les compétitions nautiques), la Seine-Saint-Denis ou la région Ile-de-France. Depuis quatre ans, 18 appels à projets ont été lancés et 500 lauréats choisis. Mais ce sont aussi des initiatives autonomes partout en France : en tout, 534 collectivités et 1 900 projets ont déjà été labellisés Olympiade culturelle, de l'Opéra de Paris à la mairie de La Souterraine, dans la Creuse.

«Comment le sport inspire les artistes ? Comment l'art éclaire le sport ? interroge Dominique Hervieu, qui a elle-même hésité entre les carrières de danseuse ou de gymnaste. Quand l'artiste plasticien Philippe Parreno filme Zidane (2), il ne le fait pas comme la télévision. Quand Alessandro Sciarroni s'installe à la piscine de la Butte aux Cailles, il montre la beauté de la fragilité des corps, sujet rarement abordé par les sportifs qui ont d'abord le souci de la performance. Montrer les passerelles entre ces deux univers, c'est aussi l'occasion d'encourager la porosité entre deux mondes qui se parlent peu, prouver à un public sportif, jeune notamment, qu'il doit s'autoriser une pratique culturelle.»

Peut-être est-ce parce qu'il a eu une adolescence très sportive à Annecy – ski, foot, aikido, athlétisme et breaking, qui n'était pas encore une discipline olympique –, que le chorégraphe Rachid Ouramdane, aujourd'hui à la tête du Théâtre national de Chaillot, travaille les liens entre gestes chorégraphiques et sportifs. «Je sais ce que le sport met en jeu d'un point de vue corporel mais aussi mental. A quel point il touche à l'intime et à la construction de soi.» En 2005, après les émeutes, «c'est le sport qui a été le pied de biche pour toucher l'intimité des jeunes des quartiers de Gennevilliers» et monter, à partir de leurs récits, le spectacle Surface de réparation. Comme la zone du terrain de foot, comme l'endroit où l'on vient réparer.

Récemment, pour Corps extrêmes, créé au festival Montpellier danse en 2021, qui tourne en France et donnera lieu à une variation au sein du musée d'Orsay pour l'Olympiade culturelle, il réunit la grimpeuse Nina Caprez, le recordman du monde de highline Nathan Paulin et des acrobates autour d'un mur d'escalade de 7 mètres de haut et d'un fil de funambule. Il y est question d'envol, de chute et de suspension, mais aussi de confidences et d'histoires de famille. «Nathan Paulin s'appuie sur l'air, joue des ondes et des résonances et c'est ce ressenti que je veux partager en spectacle, dit Rachid Ouramdane. Ce n'est pas la performance sportive qui m'intéresse, c'est la beauté du geste, ce que celui-ci nous dit de la vie des gens.»

## «Mythologie sportive, épopées extraordinaires»

Corps, effort, mouvement, liesse populaire, perdants magnifiques... Comme Rachid Ouramdane, bien avant les JO 2024, des metteurs en scène, danseurs ou chorégraphes ont travaillé le matériau sportif. Rébecca Chaillon (l'autrice de Carte noire nommée désir présentée dans le in d'Avignon cet été) explorait dans son spectacle Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute le sexisme et l'homophobie dans le foot, avec des joueuses féministes de l'association les Dégommeuses. Cédric Orain de son côté cherche à retrouver «le chemin mystérieux du corps» dans les vies extraordinaires de Dick Fosbury ou Colette Besson. Le premier a inventé le saut en rouleau dorsal avec lequel il remporte l'épreuve de saut en hauteur au JO de Mexico de 1968. La seconde, exclue de l'équipe de France, comprend en s'entraînant seule dans les Pyrénées comment l'altitude permet de développer ses capacités physiques. «Sauter à l'envers pour aller plus haut ? Quoi de plus contre-intuitif ? se demande Orain. Tout le monde se moquait de lui mais Fosbury, par cette intelligence sans parole que peuvent avoir les corps, a compris. J'aime la mythologie sportive, ces épopées extraordinaires, quand les athlètes sortent de leur corps et réinventent un mouvement, parfois contre la norme sociale.»

«La découverte du sport par les artistes est pourtant assez récente», assure le sociologue Patrick Mignon. Ancien de l'Institut national du sport (Insep), il a consacré ses recherches à la mise en scène du sport dans l'art. «Bien sûr, Robert Delaunay peignait déjà des joueurs de rugby en 1912 et Nicolas de Staël des footballeurs dans les années 50... Mais davantage que d'autres pays, la France a radicalisé la séparation entre le monde de l'art, expression élitiste du "génie", et le sport auquel on assignait essentiellement une mission éducative, à visée physique ou morale.»

Peu à peu pourtant, les ponts entre ces deux univers qui se toisaient se sont multipliés. Parfois très concrètement. «Des clubs ont importé des pratiques venues de la danse pour préparer les corps à l'effort, atteindre une nouvelle justesse dans la motricité ou éviter des blessures. L'équipe de rugby de Nouvelle-Zélande se rendait par exemple au théâtre d'Oakland pour étudier comment le collectif de danseurs se déployait dans l'espace scénique et l'adapter à leur match. Et l'Insep faisait récemment intervenir une chorégraphe pour donner une lecture chorégraphique des matchs du PSG...» énumère Patrick Mignon.

Mais le vrai tournant intervient dans les années 80, quand les sciences sociales reconsidèrent le sport et rompent avec l'idée qu'il ne serait qu'une aliénation fort peu intellectuelle : l'ethnologue Christian Bromberger étudie la ferveur des supporters de foot, l'historien Georges Vigarello (ancien professeur d'EPS) se penche sur le corps et le sociologue Alain Ehrenberg sur le Culte de la performance (1991). «Le recrutement social des artistes s'est élargi, complète Patrick Mignon, et les politiques publiques se sont ouvertes, au nom de la démocratisation, à des pratiques culturelles et artistiques jusqu'alors peu reconnues, comme le hip-hop ou le breaking.»

La mission confiée au Carreau du Temple, ouvert en 2014 en plein centre de Paris, est précisément d'être au croisement de l'art et du sport. Chaque semaine, 2 000 personnes passent par le dojo ou les studios de danse – sans compter les élèves des maternelles et collègues alentour qui y font leur EPS –, et les équipes du lieu les pressent de jeter un œil à l'expo ou à la performance artistique du moment, dans la grande salle de spectacle, à la porte d'à côté. «Le public qui va au spectacle a de plus en plus une pratique corporelle, danse ou yoga, mais le public sportif a plus de mal à aller vers l'art», témoigne la directrice du lieu, Sandrina Martins. Elle compte pourtant les réunir, notamment grâce à son festival Jogging, «en cette époque où, d'une manière ou d'une autre, chacun cherche à se réapproprier son corps. [...] Handicap et inclusion, lutte pour l'égalité, féminisme, violences sexuelles... le sport est un espace de questionnement sur les enjeux de société».

A ses yeux, entre sport et scène, les rapprochements sont évidents. «Deux disciplines spectaculaires qui, dans un stade ou sur un plateau se jouent devant un public, suscitent la clameur, l'émotion, les applaudissements ou les huées. Et qui produisent toutes deux des icônes, de grandes figures héroïques de notre temps. On y parle de "performance", on "danse" avec le ballon... Même les mots se répondent !» C'est d'ailleurs en tombant sur un match de foot commenté par le vieux journaliste sportif italien Tiziano Crudeli, «son air d'enfant qui va se mettre à pleurer, ses émotions et ses gestes que nous serions bien en peine de reproduire sur scène», que la comédienne Marine Colard a imaginé le Tir sacré, programmé en 2022 justement au festival Jogging : un spectacle de danse au rythme de commentaires sportifs. «C'est leur musicalité qui m'intéressait. Je les ai retranscrits, j'ai écrit les partitions respectant leur rythme, leurs silences et leur ponctuation... Quand ils étaient sortis de leur contexte, quelque chose se dévoilait : une certaine absurdité, une drôlerie, une passion.»

### Archéologie des gestes

Projet fou pour projet fou, il ne faudrait pas manquer non plus Olympiorama, la série de conférences-performances très drôles, mais très fouillées, pensées comme un marathon, de Frédéric Ferrer. Quand, il y a cinq ans, la Grande halle de la Villette lui propose de créer un spectacle sur le sport (auquel il ne connaissait rien), il n'aurait pas pensé que le projet (qui en est aujourd'hui à sa sixième – et dernière, jure-t-il – saison) prendrait tant d'ampleur, de temps et d'énergie. Il faut dire qu'il le résume ainsi : «Une tentative de tout expliquer, un peu comme les Shadocks.» Son archéologie des gestes et des sports fait feu de tout bois – recherches documentaires, entretiens avec des sportifs... – jusqu'à plonger dans l'antique bataille de Marathon (qui, sur un malentendu grossier, assure-t-il, a donné son nom à l'une des épreuves reines des JO) ou dans l'énumération des épreuves olympiques aujourd'hui disparues : «Le saut sans élan, le polo à bicyclette et les épreuves de tir sur pigeons vivants sont d'une grande poésie, juge-t-il. Mais la palme du merveilleux revient à la nage en apnée, dont le but est de nager le plus lentement possible. C'est l'épreuve de l'anthropocène et du ralentissement.» Bref, comme il le dit, depuis qu'il s'est penché sur le sport, «n'importe quel lancer de disque convoque désormais en moi le geste ancestral de l'australopithèque».

Et puisqu'on parlait de Coubertin, autant le révéler. En s'intéressant de plus près à ces fameuses épreuves olympiques de littérature, Frédéric Ferrer explique qu'aux Jeux de 1912, il n'y avait eu en tout et pour tout que deux candidats. Et que tous deux repartirent avec une médaille d'or. «Mieux, ces deux vainqueurs n'existaient pas, ils portaient des noms d'emprunt. Et qui se cachait derrière ? Pierre de Coubertin lui-même, qui avait ainsi réussi à se décerner une médaille d'or.» Comme quoi l'universalisme et l'inclusion c'est bien, mais un peu de gruge aussi. C'est peut-être pour ça que le sport et l'olympisme offrent de si belles histoires.